

# Du sens et de la signifiante du substantif monosyllabique espagnol *pie* Chronosémantique (I)

Yves MACCHI  
Université de Lille

## 1. PROLEGOMÈNES : DU *CABALLERO ANDANTE* AU *CABALLERO ANDANDO*, DU *SIGNIFICANTE* AU *SIGNIFICANDO*

Comme le note judicieusement Emilie Pauly dans son ouvrage *La polysémie* (Pauly 2013) : « les seuls observables dont nous disposons sont les énoncés où tout est entremêlé. *On n'observe jamais le sens d'un mot hors emploi*. Ce que l'on observe, ce sont seulement des mises en œuvre (i.e. des réalisations) diverses de son signifié en discours. ».

Il y a là quelque chose à méditer : saisissons un mot dans le flux d'une phrase, et il nous apparaît immédiatement porteur d'une signification pleine, aisément paraphrasable. Isolons le même mot hors de toute phrase, et *il ne signifie littéralement plus rien à quoi notre conscience linguistique soit capable d'accéder*. La raison de ce contraste si vif ? La raison de cette mort instantanée du petit poisson lexical hors du bocal de la phrase ? C'est que nous l'avons privé de son oxygène, et cet oxygène, c'est le temps opératif de la phrase, hors duquel on n'appréhende plus que des cadavres de mots.

J'y vois la preuve que le mot, en soi et par nature, n'est nullement ce que le structuralisme nomme en langue espagnole un *significante*, lequel n'est qu'une pure virtualité statique et inerte, une forme morte, petit poisson congelé que l'on saisit hors du temps et de tout emploi effectif. Le mot est au contraire pour moi, par constitution, un *significando*<sup>1</sup>, un *processus* vecteur de dynamisme interne, et dont le

---

1. Un autre chercheur avant moi, et pour les mêmes raisons, a préféré le terme dynamique *significando* au traditionnel *significante* purement statique. Il s'agit de

milieu vital est la durée opérative de la phrase. Pour comprendre qu'une phrase soit capable de faire advenir du sens, *les mots dont elle se compose doivent nécessairement incorporer en eux-mêmes – et ce, à titre prévisionnel, dès leur constitution en langue – une temporalité opérative intérieure puissancielle qui sera mise en acte dès lors qu'on les versera au discours.*

Car à bien y regarder, de même qu'un événement est fait tout à la fois d'une exochronie, d'un temps porteur sur lequel il occupe une date, et d'une endochronie, d'un temps qu'il incorpore pour y déployer son propre développement, de même un mot de discours d'une part occupe une date dans l'exochronie phrastique – sa date d'intervention dans la phrase<sup>2</sup> –, et d'autre part il prélève sur ce temps extérieur de la phrase une endochronie, une durée opérative intérieure qui lui est indispensable pour y déployer son propre signifiant et son propre contenu de signification. C'est ce qu'illustre le schéma n° 1 :

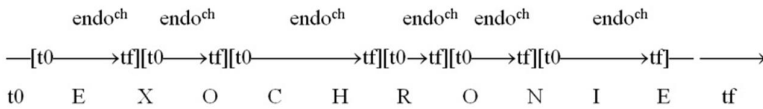


Schéma n° 1 : Chaque mot prélève sur la temporalité phrastique l'espace temporel nécessaire au déploiement de son propre *significando*

José Antonio Vicente Lozano qui, dans son article de 2013, « Tanta monta, montan tantos, decir tan como un tanto : estudio fonomonemático y semántico de un único significado », dans *Du signifiant minimal aux textes*, Nicole Delbecque, Marie-France Delpont et Daniel Michaud Maturana (eds.), Limoges, Lambert-Lucas, 2013, p. 167-179, écrit ceci :

La lengua francesa permite que no haya confusión entre esos significantes mínimos que son los fonemas, esto es las unidades de segunda articulación según Martinet, y lo que llamamos «significando» en nuestro metalenguaje castellano. El metatérmino signifiant no es ni más ni menos que una forma del llamado «participio presente» en la literatura gramatical francesa. Desafortunadamente dicha categoría gramatical francesa no tiene un correspondiente exacto en la lengua española (...)

Por consiguiente, recurrimos al referido neologismo terminológico significando para expresar en castellano el sentido «al pie de la letra» de signifiant (...): «Qui signifie, transmet un sens», es decir: un signifiante que está significando.

- “Un signifiante que está significando” : c'est très exactement la conception d'un signifiant dynamique en acte qu'impose un regard chronosyntaxique sur la phrase.
2. L'étude des variations de cette date et de leurs effets psychiques est l'objet de ce que j'ai appelé chronosyntaxe.



pour *ne pas pouvoir signifier pleinement*, pour être inapte à lui seul à engendrer dans notre esprit une signification, qu'il a été conçu pour devoir faire appel à la collaboration des autres unités de la phrase pour pouvoir se revêtir d'une signification. Autant dire que toute sémantique immanentiste, qui espérerait pouvoir surprendre et cerner, au terme de ses analyses, le moindre sens plein à l'intérieur d'un mot, le moindre signifié immanent, est par avance condamnée à l'échec.

Pour saisir le petit poisson sémantique à l'état vif et frétilant, *vivito y significando*, pour avoir quelque chance d'approcher le mouvement de signification, la nature de la flèche dont il est le vecteur, il n'y a donc pas d'autre solution que de le surprendre dans son cours, dans le mouvement même des phrases où il accepte de comparaître, dans les convois signifiants auxquels il se joint et de jeter les bases d'une approche chronosémantique du sens. C'est ce que je me propose d'esquisser ici, en prenant pour objet d'analyse un seul substantif monosyllabique de l'espagnol, le vocable *pie*.

## 2. APPROCHE CHRONOSÉMANTIQUE DU MOT ESPAGNOL *PIE* : UN SUBSTANTIF PRIVÉ DE (PRESQUE) TOUTE SUBSTANCE.

La façon même dont nous qualifions cette partie du discours – nom substantif – montre assez la représentation que nous en avons : par opposition avec toutes les autres parties du discours, la spécificité du substantif serait de nous porter hors de lui vers l'univers des êtres et des choses, de nous permettre de saisir et de conceptualiser spatialement, hors de tout procès et tout accident existentiel, des substances, des catégories d'êtres permanentes<sup>3</sup>.

Cette représentation traditionnelle reçoit du reste l'appui de l'expérience commune : il nous suffit d'employer un nom substantif dans une phrase pour que spontanément se dessine dans l'esprit de notre interlocuteur l'image de la chose à laquelle momentanément il renvoie, tant est puissante en lui la capacité d'illusion référentielle. Si puissante que la lexicographie et la sémantique, jusqu'à une date encore récente, lorsqu'elles entreprenaient de décrire sa signification, se contentaient en fait de dresser le catalogue des types d'êtres qu'il s'avère apte à désigner en différents contextes et d'en décrire les

---

3. L'opération de substantivation nous permettant notamment d'appréhender d'un point de vue essentialiste des notions qui de nature ne sont pas spatiales, comme lorsque d'un verbe nous dérivons un substantif déverbal ou encore lorsque nous substantivons certaines formes quasi-nominales du verbe. Sur le substantif, voir l'excellent article de Paul Siblot (1997).

propiedades. Como si, en el caso particular del sustantivo, toda la significación se limitaba a servir de vector a una simple visée referencial, como si toda su significación se resorbía y se evanecía en esta visée.

El enfoque temporal de la frase permite observar el mecanismo causador de esta ilusión de referencia, y de constatar que un sustantivo es por naturaleza un ser de lenguaje vacío de toda sustancia, portador solamente de un programa de significación altamente abstracto, totalmente indiferente a la materia referencial particular a la visée de la que el locutor lo hace momentáneamente servir.

### 3. ASYNCHRONIE ENTRE GENÈSE LEXICALE ET GENÈSE RÉFÉRENTIELLE DU SUBSTANTIF

Observons les énoncés de la série A :

*Série A : Date relative de la genèse lexicale et de la genèse référentielle du substantif. IMR = image mentale résultative à l'instant tR*

- (1) Pero a los 11 minutos, Urzaiz deshizo la igualada marcando, esta vez con el *pie tL/tR*, en una acción individual. > IMR : *piéd humain*
- (2) Virgilio inició el romanticismo y la vanguardia añadiendo un *pie tL* más al hexámetro *tR*. > IMR : *unité de mesure prosodique*
- (3) Cuando escucharon la grabación, los estrategas del Servicio de Inteligencia Nacional saltaron de alegría. Tenían el *pie tL* que necesitaban para aplicar la fuerza *tR*, como ocurrió en aquella ocasión. > IMR : *prétexte, opportunité*
- (4) De modo que el lector encontrará a continuación una especie de collage con notas al *pie tL* de cada página *tR*, en las cuales se indica de dónde procede cada fragmento. > IMR : *piéd de page*
- (5) “Uno no espera encontrar a 30 leguas en el interior, al *pie tL* de Los Andes *tR*, una ciudad de 160 mil almas con edificios públicos tan magníficos, mansiones particulares tan imponentes y paseos tan extraordinariamente bellos”. > IMR : *base d'une élévation de terrain*
- (6) Blanca, que había dejado de teclear para recibirlo y ahora, por hábito, había vuelto a sentarse frente a la máquina y había girado la silla para mirarlo, allí en el sofá, bajo la lámpara de aspecto artesanal – un *pie tL*

usado que le había regalado la madre **tR** y una pantalla hecha por ella misma – (...) > IMR : *ped de lampe*

- (7) El sombrero es la parte más carnosa de la seta; si el *pie tL/tR* podría [sic] ser asimilado al tronco de un arbolito, el sombrero sería la copa.  
> IMR : *pédicule du champignon*
- (8) En la actualidad, la estructura de la vegetación se caracteriza por un dosel arbóreo de *Pinus nigra* l. También hay ejemplares de *P. pinaster* y al menos un *pie tL* de *P. sylvestris tR*. > IMR : *plant d'espèce végétale*
- (9) Al preparar la entrada de un corresponsal, enviado especial o emisora se da el *pie tL* de enlace **tR**, pero no se le debe pisar la información ya que en este supuesto sería absurdo establecer la conexión. > IMR : *amorce, transition*
- (10) Llevada esta obligada propiedad al sistema diédrico y haciendo que por el *pie tL* de la perpendicular **tR** (punto de intersección recta-plano) pasen una recta horizontal y otra frontal, al cumplirse el teorema de la tres perpendiculares con estas rectas y con sus proyecciones sobre los planos de proyección a los que son paralelos, se manifestará el ángulo de 90° de forma que:  
Una recta perpendicular a un plano tiene sus proyecciones perpendiculares a las trazas del mismo nombre del plano, es decir, t' perpendicular a P' y t a P (figura 39). > IMR : *ped d'une perpendiculaire*
- (11) En un perro sobreangulado, la proporción desde el corvejón al dedo es demasiado grande, existiendo pérdida de transmisión al no poder los músculos transmitir impulso impedido por la falta correcta de angulación. El andar es suelto, e inseguro y el esfuerzo requerido demasiado cansador. La posición muy baja de los corvejones interfieren con la propulsión, haciéndose evidente la falta de fuerza en el movimiento retardado en posar el *pie tL/tR*. > IMR : *extrémité de la patte d'un animal*
- (12) *Los pies tL* de la silla **tR1**, que eran humanos **tR2**, se movieron hasta quedar delante de una escalera. > IMR : *ped d'un meuble et... pied humain (!)*
- (13) *Pie tL Im 1 En el cuerpo humano* : Parte que está en el extremo de la pierna. **tR** (*Diccionario del Español Actual*) > IMR : *ped humain*

Si, après m'avoir donné à lire ces phrases, on me demande ce que désigne le substantif *pie* en chacune d'elles, je répondrai spontanément qu'il y désigne successivement un pied humain (en 1), une unité de mesure prosodique (en 2), un prétexte pour agir (en 3), un pied de page (en 4), une zone située à la base d'une montagne (en 5), un pied de lampe (en 6), le pied d'un champignon (en 7), le plant d'une espèce végétale (en 8), une invitation à prendre la parole (en 9), le pied d'une hauteur géométrique (en 10), le pied d'un animal (en 11), etc.

Mais vous observerez que ce que je glose ainsi, c'est l'image mentale résultative que m'apparaît porter le substantif *pie* lorsque, ayant parcouru chacune de ces phrases jusqu'à son terme, *je place, spontanément et sans même m'en apercevoir, mon point d'observation sur l'instant final de son développement*. Ce que je paraphrase en fait, c'est *l'image référentielle induite en moi par la totalité de la phrase*, et non par le seul substantif *pie*. De sorte que si j'affirme par exemple : « le mot *pie* désigne un pied humain dans la phrase (1) », je commets un grave abus de langage doublé d'une grossière erreur, car, fermant les yeux sur la contribution de toutes les autres unités de la phrase à la construction de cette image référentielle, je l'impute indûment au pouvoir évocateur d'une seule de ses unités.

Pour apercevoir l'illégitimité qu'il y a à attribuer à ce seul substantif la valeur référentielle particulière dont il se revêt dans une phrase déterminée, il suffit au linguiste d'adopter la posture de récepteur de la phrase et de se demander *quand, à quelle date de genèse de la phrase*, l'image d'un référent particulier surgit dans son esprit.

Pour chaque phrase de la série A, je désigne par *tL* l'instant où la phrase me livre le contenu lexical de l'unité *pie*, et par *tR* l'instant où advient à ma conscience l'image d'un type de référent particulier.

Je constate alors que le discours offre 3 cas :

- dans certains énoncés (1, 7 et 11) l'image mentale du référent surgit en moi à l'instant même où comparait le lexème *pie*. Dans ce cas, la subséquence phrastique du substantif ne joue donc aucun rôle dans la construction psychique du référent. J'en déduis que *c'est ici l'interaction du signifiant pie avec les unités de phrase que j'ai préalablement mémorisées qui construit en moi l'image d'un type d'être particulier*, tantôt celle d'un pied humain, tantôt celle d'un pédicule de champignon, tantôt encore celle de l'extrémité de la patte d'un animal.
- dans un second type de cas (énoncés 12 et 13), l'image du type de référent visé est au contraire construite *exclusivement par interaction de la subséquence phrastique avec le lexème pie*. Dans l'énoncé (12),

très éclairant de ce point de vue, on voit même évoluer en deux temps successifs la construction de l'image référentielle : ce que l'on croit tout d'abord à l'instant  $tR1$  n'être qu'un support d'objet inerte, un pied de chaise, devient, à l'issue de l'intervalle opératif suivant, en  $tR2$ , un pied humain capable de mobilité. Et dans le cas de l'énoncé (13), qui est une définition de dictionnaire, nous nous trouvons dans une situation de discours extrême où la genèse référentielle du substantif *pie* est totalement suspendue par extraction artificielle du mot hors de son milieu qu'est la temporalité opérative de la phrase. Saisi à l'état de pure potentialité de signification, le mot *pie* ne signifie, à l'instant où il comparait, strictement rien qui puisse advenir à notre conscience. Pourtant, ici et comme dans tous les autres cas de discours, *son contenu lexical est bel et bien achevé dans notre esprit dès l'instant  $tL$* , mais, étant saisi hors de tout mouvement de phrase, il se voit interdire toute possibilité de servir à une visée référentielle déterminée et d'évoquer quelque être que ce soit. C'est la subséquence discursive et elle seule qui, entre l'instant  $tL$  et l'instant  $tR$ , parviendra ensuite à construire rétroactivement, par la contribution tardive d'autres mots, l'image d'un type d'être particulier, en l'occurrence dans cet énoncé (13) celle d'un pied humain. Il est évident que si le lexicographe avait décidé de gloser une autre valeur de ce vocable, l'image référentielle résultative eût été totalement différente.

- dans un troisième type de cas, le plus fréquent, et dont relèvent par exemple les énoncés 2 et 3, la genèse référentielle du substantif *met* à contribution tout à la fois l'antécédence et la subséquence phrastique du substantif *pie*.

## 2.1. Schématisation des trois types d'asynchronie lexico-référentielle

L'intervalle de temps dévolu à la genèse référentielle du substantif dans le psychisme du récepteur [entre 'guillemets simples'] excède *en toute phrase* l'intervalle de temps dévolu à sa genèse lexicale [fragment en *italiques*].

a) Préconditionnement par l'antécédence phrastique seule :

- 
- [*el pie*]
- (1) 'Pero a los 11 minutos, Urzaiz deshizo la igualada marcando, esta vez con' [*el pie*]  $tL / tR$ , en una acción individual.
  - (11) 'En un perro sobreangulado, la proporción desde el corvejón al dedo es demasiado grande, existiendo pérdida de transmisión al



no poder los músculos transmitir impulso impedido por la falta correcta de angulación. El andar es suelto, e inseguro y el esfuerzo requerido demasiado cansador. La posición muy baja de los corvejones interfiere con la propulsión, haciéndose evidente la falta de fuerza en el movimiento retardado en posar' [el pie] tL / tR.

b) *Rétroaction de la subséquence phrastique uniquement :*

[Los pies] ← \_\_\_\_\_

- (12) [Los pies] tL 'de la silla' tR1, 'que eran humanos' tR2 , se movieron hasta quedar delante de una escalera.

[Pie] ← \_\_\_\_\_

- (13) [Pie] tL I 'm' 1 'En el cuerpo humano : Parte que está en el extremo de la pierna.' tR (DEA)

c) *Combinaison de préconditionnement et de rétroaction :*

\_\_\_\_\_ → [un pie] ← \_\_\_\_\_

- (2) 'Virgilio inició el romanticismo y la vanguardia añadiendo' [un pie] tL 'más al hexámetro' tR.
- (3) 'Cuando escucharon la grabación, los estrategas del Servicio de Inteligencia Nacional saltaron de alegría. Tenían' [el pie] tL 'que necesitaban para aplicar la fuerza' tR, como ocurrió en aquella ocasión.

Le point commun à ces trois types d'asynchronie saute aux yeux : la plage de temps opératif nécessaire à la genèse référentielle du mot dans l'esprit du récepteur excède en toute phrase la plage de temps requise par sa genèse lexicale. *La lexigénèse du mot de discours n'est que l'une des phases, simple, étroite et brève, du processus de genèse référentielle*, processus long et complexe qui exige chez le récepteur de phrase la sommation mémorielle et l'interaction psychique de plusieurs unités lexicales. La lexigénèse du mot ne pouvant par hypothèse occuper qu'un seul intervalle opératif – celui requis pour que s'y déploie son signifiant – sa genèse référentielle en occupera au moins deux, exigera au minimum la contribution d'une autre unité lexicale, et au maximum, rien ne l'interdit, la collaboration de toutes les unités lexicales d'une phrase pour susciter dans l'esprit l'image consciente, positive et stable, d'un type d'être déterminé.

Les diverses images référentielles dont le substantif *pie* semblait à première vue être à lui seul le vecteur en chacune de ces phrases sont donc autant de postiches derrière lesquels se dissimule le roi de la cambriole : cet Arsène Lupin de la phrase fait travailler les autres mots à la construction de son propre référent et il s'en attribue tout le mérite. Dès que le fric-frac référentiel est accompli, il double les autres, se tire avec le butin, et fait croire qu'il a opéré seul.

Il est pourtant manifeste que les divers déguisements sous lesquels ce bandit opère à chacun de ses forfaits ne sont que les effets psychiques induits par les combinaisons lexicales variées où il est impliqué. Mais si cette illusion de référence immanente est si puissante, c'est qu'elle a une nécessité opérative absolue chez le récepteur d'une phrase.

Le référent n'est nullement pour le récepteur un donné extra-verbal préconstruit et qu'il lui suffirait de viser, mais au contraire *le produit d'un échafaudage mental obtenu par analyse graduelle d'une combinaison de mots*. Il y a là, entre locuteur et récepteur, une dissymétrie totale qu'il faut souligner avec force : alors que lorsque je suis locuteur je sais, avant même d'avoir commencé à parler, quelle est la nature du référent que je vais viser au moyen de tel signifiant, puisque je sais ce dont je parle et ce que je veux en dire, lorsque je suis récepteur *je n'ai au contraire d'autre choix, pour identifier le référent évoqué par un signifiant donné, que de le reconstruire sur la base des indices lexicaux dont mon interlocuteur voudra bien parsemer sa phrase* : c'est lui qui mène le jeu, et je suis totalement tributaire de ses choix d'expression pour reconstruire en pensée l'image du référent visé.

De sorte que si, pour moi récepteur, *la phrase toute entière* est effectivement capable de *référer*, chacun des mots de discours dont elle se compose n'est pour moi capable que de *signifier*, de *faire signe*, d'être un indice, une flèche, un panneau indicateur balisant le parcours d'orientation interprétatif qui me conduit pas à pas vers le référent, et *ce n'est donc que par rétroprojection tardive et redistribution rétroactive de la référence globale de la phrase sur la signification propre de chacun de ses constituants que j'ai l'impression – totalement illusoire –*



4. NETTOYAGE PAR LE VIDE DU SUBSTANTIF *PIE*

Observons à cet effet l'énoncé (14), et, par interception graduelle de son cortège signifiant, voyons comment s'édifie en nous pas à pas l'image d'un référent particulier :

- (14) El hombre, vestido con su hábito de fantasma, salió del vehículo espacial, descendió por la escalerilla y, al pisar el último escalón, se detuvo, se le vio dudar, bajó **el pie**, retiró **el pie** **tf**

Le substantif *pie* intervenant en fin de processus, nous nous trouvons devant un cas de préconditionnement de l'interprétation référentielle du substantif par son antécédence phrastique, préconditionnement dont les étapes sont illustrées par le schéma n° 4 :

**t0** El hombre **t1**, vestido con su hábito de fantasma **t2**, salió del vehículo espacial **t3**, descendió por la escalerilla **t4** y, al pisar el último escalón **t5**, se detuvo **t6** , se le vio dudar, bajó **t7 el pie t8** , retiró **el pie tf**

Schéma n° 4 : Schème chronosémantique de la phrase (14).

Lorsque nous parvenons à l'instant **t7** de réception de la phrase, nous avons déjà mémorisé la représentation, acquise en **t1**, d'un 'être humain', envisagé sous l'angle de son 'aspect physique' (**t2**), impliqué dans plusieurs procès successifs de 'déplacement dans l'espace physique' (**t3/t4**), puis dans le procès de *pisar* (**t5**), cette dernière opération supposant du reste l'intervention du pied humain, si bien que lorsque le substantif *pie* intervient dans l'intervalle **t7/t8**, nous l'interprétons spontanément comme référant à cette partie de l'anatomie humaine<sup>5</sup>. Ce qui signifie que, *sans la pression mémorielle*

5. On observera cependant qu'à l'instant **t8** rien n'interdirait de poursuivre la lexigénèse de cette phrase en disant par exemple :

El hombre **t1**, vestido con su hábito de fantasma **t2**, salió **t3** del vehículo espacial, descendió **t4** por la escalerilla y, al pisar **t5** el último escalón, se detuvo **t6** , se le vio dudar, bajó **t7 el pie t8** del telémetro para tantear/sondear el suelo lunar. **tf**

où l'intervention tardive et inattendue, entre **t8** et **tf**, de nouveaux apports lexicaux déjoue totalement les calculs de signification suggérés par l'antécédence phrastique et modifie *par rétroaction* la valeur référentielle du mot.

On remarquera aussi que la seule combinaison *bajó el pie* appliquée à un support de prédication humain ne suffit pas à identifier un pied humain, comme le montre l'exemple suivant :

*exercée par toute une chaîne lexicale antérieure* posant expressément l'existence d'une entité humaine dans la circonstance évoquée, *pie* serait ici incapable de déclencher en nous l'image de la partie inférieure du corps humain.

La conséquence théorique de cette observation est immédiate : *pie* est *dépourvu par nature de tout trait lexical en relation avec l'anatomie humaine*, et de sa boîte noire lexicale nous devons expulser toute représentation d'un corps humain, ou de l'une de ses parties.

Admettre le contraire obligerait en effet à supposer que dans les énoncés où ce même substantif n'évoque pas ce type de référent mais des êtres aussi ontologiquement différents d'un pied humain qu'une unité de mesure prosodique, un plant végétal, un pédicule de champignon ou la légende d'une photographie (voir *supra* les énoncés de la série A), le trait lexical inhérent / partie du corps humain / dont on aurait d'abord postulé l'existence y est *altéré, neutralisé* ou *effacé* par l'entour phrastique<sup>6</sup>.

Il n'est pas inutile de répéter ici une fois de plus, comme nous le faisons depuis trente ans à la suite de la Molache et de Jean-Claude Chevalier, pourquoi l'hypothèse d'une altération du contenu lexical du mot sous la pression de la phrase nous semble totalement gratuite et contraire à l'observable : si le signifié lexical de *pie* se modifiait *réellement* sous la pression des différents co-textes auxquels il est combiné, cela se traduirait aussitôt par une modification *visible* de sa

---

Ve que hay un pie de micrófono y un micrófono. Buena idea para que lo escuchen. Pregunta por gestos a la sala, si el micrófono va. El entiende que sí, y hay que *bajar el pie del micrófono que está encima de una silla*, cuando consigue poner tieso el pie del micrófono, entonces hay que colocar el micrófono que esta en una mesita, y que al ir a cogerlo le da calambre, le pega al soporte del micrófono, y se hace daño. (Didascalie de pièce de théâtre)

Un être humain peut évidemment *bajar* toutes sortes de pieds qui ne soient pas ses propres pieds !

L'image mentale d'un pied humain obtenue à l'instant t8 de la phrase de départ n'est donc pas seulement le produit de la pression anticipative exercée par toute la chaîne lexicale antérieure : *hombre-salió-descendió-pisar-bajó* ; elle est aussi le produit, dans la subséquence du mot *pie*, de l'absence de tout apport lexical ultérieur. La valeur référentielle du mot n'est en somme définitivement acquise dans l'esprit que lorsque la genèse lexicale de la phrase est elle-même achevée, que lorsque le récepteur de la phrase s'est assuré qu'aucune rétroaction lexicale ne pourra plus altérer et modifier cette valeur référentielle.

6. Les sémantiques componentielles n'hésitent pas à faire ce genre de supposition gratuite. Voir Macchi 1991. Emilie Pauly me semble avoir raison lorsqu'elle reproche à la sémantique de Cadot et Visetti (Cadot et Visetti 2001) d'accepter comme celle de Rastier une variabilité locale du signifié lexical du mot.

forme signifiante, laquelle est au contraire manifestement et obstinément invariante en toute phrase.

Si l'on admet que le rôle du signifiant [pjé] est justement d'être *signifiant, son invariance physique est elle-même une donnée signifiante*, et elle ne peut s'interpréter que comme *le signe, adressé à tout récepteur, d'une permanence absolue de son contenu lexical en toute phrase*.

Que dirait-on par exemple d'un mathématicien qui, analysant l'opération :  $3 \times 2 = 6$  (lire : *3 que multiplie 2 égale 6*) et constatant que le résultat obtenu est un nombre pair, ferait l'hypothèse que l'imparité du nombre 3 est ici localement *neutralisée* par le nombre 2, que le nombre 2 possède le pouvoir de transformer secrètement le nombre 3 en un nombre pair lorsqu'il le multiplie ?

On lui reprocherait sûrement d'attribuer au nombre 3 une propriété locale de parité que par définition il ne peut posséder en aucune circonstance, mais que possèdent bien en revanche et son multiplicateur 2 et le résultat de sa multiplication par ce nombre pair.

Eh bien le sémanticien qui, comparant la valeur de trois expressions telles que : *el pie de mi abuela, el pie de la seta, un pie de cerdo*, imagine que les substantifs *abuela, seta* et *cerdo* ont le pouvoir respectif l'un d'humaniser, l'autre de végétaliser, le troisième d'animaliser le contenu lexical du substantif *pie*, commet exactement la même erreur : imputer à un seul constituant de la combinaison une image mentale référentielle induite dans notre esprit par la combinaison toute entière. *De même que le nombre 3 ne devient pas pair quand on le multiplie par un nombre pair, de même le contenu lexical du substantif pie ne s'humanise pas au contact du substantif abuela, ne se « champignonise » en rien au voisinage du substantif seta... et ne se « cochonise » nullement sous l'influence du substantif 'cerdo' sur la carte d'un restaurant !*

Et de même qu'on ne pourrait construire aucune algèbre avec des nombres qui seraient tantôt pairs tantôt impairs, de même on ne pourrait rien signifier du tout avec des mots dont le sens lexical varierait au gré des contextes de leur emploi et de la visée référentielle de leur utilisateur. Pour que le calcul de leur valeur référentielle soit possible, pour que l'intercommunication soit possible, *il faut au contraire supposer aux mots une absolue fixité lexicale*, garante de la possibilité même des calculs interprétatifs que l'on fera à partir d'eux.

Croire que le contenu lexical d'un mot puisse s'altérer localement, comme le font encore malheureusement certaines sémantiques sous différents habillages conceptuels, c'est précisément projeter sur les

unités de la phrase des calculs interprétatifs qui n'ont d'existence *que dans l'esprit du récepteur de la phrase*. Ainsi, par exemple, nous pouvons observer d'après le schème correspondant à (12) :

Los *pies* **t1** de la *silla* **t2**, que eran **humanos** **t3**, **se movieron** **t4** hasta quedar delante de una escalera. **tf**

Schéma n° 5 : Schème chronosémantique de la phrase (12)

Si la combinaison lexicale portée par la phrase (12) suscite *in fine* la représentation fantastique de pieds de chaise humains capables de locomotion, cette représentation hybride n'habite ni dans le lexème *pies* à l'instant t1, ni dans celui du substantif *silla* en t2, ni dans celui de l'adjectif *humanos* en t3, ni dans le verbe *se movieron* en t4, ni même dans l'entier de la combinaison de mots mémorisée à l'instant final de réception de la phrase, mais bien *hors des mots, dans le seul cerveau du récepteur*, où toute la chaîne lexicale de la phrase, une fois qu'elle a été intégralement mémorisée et qu'elle s'est évanouie physiquement de la conscience percevante du récepteur, s'associe aux représentations qu'il se donne du monde pour y construire l'image référentielle d'une situation extra-linguistique singulière. C'est donc parce que la genèse référentielle du mot est un processus non seulement potentiellement co-extensif à toute la temporalité phrastique mais en outre *extérieur à la phrase* elle-même qu'il est inacceptable de projeter sur une seule unité de la phrase le produit psychique engendré dans l'esprit par tout le processus.

Ce que l'on voit du reste dans ce dernier énoncé, c'est que la valeur référentielle dont se recouvre un mot dans l'esprit est un élément métastable, sujet à variation à mesure que la phrase déroule ses constituants.

Cette métastabilité s'observe aussi très nettement dans une célèbre *gregería* de Gómez de la Serna :

(15) El pie dormido *t1* sabe a sifón *tf*.

Ce qui à l'instant t1 de genèse de la phrase se laisse appréhender comme un pied humain engourdi, se révèle ensuite avoir une saveur de bouteille d'eau gazeuse, ce qui est pour le moins inattendu. Il faut être don Ramón pour convoquer une telle synesthésie, et rapprocher les fourmillements d'un membre ankylosé du pétilllement d'une eau gazeuse. Supposera-t-on que semblable métaphore était prévisible à partir du seul contenu lexical de *pie* ? Prêtera-t-on à ce mot un trait

sémantique local de « gazéité » ? Ce serait évidemment ridicule, mais pas plus au fond que de lui attribuer dans la phrase (14) celui de « partie du corps humain », toute projection du résultat psychique de phrase sur un seul des éléments du calcul phrastique étant le fruit d'une pure illusion.

Mais il y a une seconde raison théorique de refuser au substantif *pie* la présence en lui d'un trait inhérent de type « humain » et c'est une raison d'économie.

Pourquoi donc la langue, dont on constate qu'elle met partout en œuvre un principe d'économie maximale de moyens, ferait-elle ici preuve de largesse, en allant loger de façon redondante en plusieurs signifiants différents de la même phrase un même trait de représentation ? Si dans la phrase (14) le signifiant *homme* suffit à apporter à lui seul la représentation d'un trait lexical humain, pourquoi la langue irait-elle également encombrer de ce trait le signifiant *pie* ? Bien plus économique et efficace est au contraire de le délester de toute trace d'humanité, sachant que le co-texte et le contexte de signification se chargeront d'en être le vecteur. Même en admettant qu'historiquement le vocable *pie* ait pu être primitivement porteur de la seule représentation d'un pied humain, ce que tous les documents historiques contredisent d'ailleurs<sup>7</sup>, il était bien plus efficace pour l'esprit de le détacher de cette hypothétique valeur première pour le faire contribuer à la référence à une multitude de réalités qui eussent quelque rapport analogique avec cette notion primitive. Le mot gagnait ainsi par mouvement d'abstraction en légèreté lexicale, et il élargissait du même coup le champ de ses compétences référentielles, se rendant capable de viser, en collaboration avec d'autres unités tout aussi abstraites que lui, des *realia* aussi diverses que la légende d'une photographie ou les panards puants d'un rugbyman dans le vestiaire à l'issue d'un match.

Je reviendrai tout à l'heure sur la question d'une possible prototypie humaine sous-jacente au signifié lexical de *pie* ; je me contente pour l'instant de poser que, considéré dans l'état actuel de ses capacités de référence, ce signifiant est totalement vide non seulement de toute représentation humaine, mais aussi bien sûr de toute représentation prévisionnelle d'un type de référent particulier.

L'observation des autres contextes d'emploi confirme la vacuité référentielle de ce mot.

---

7. Ce terme s'avère en effet à tous les étages de son histoire, et dès le latin, capable d'une polyréférentialité considérable.



Voyons par exemple les énoncés de la série B:

*Série B : PIE est vide de toute représentation prévisionnelle d'un type de référent particulier*

- (6) Blanca, que había dejado de teclear para recibirlo y ahora, por hábito, había vuelto a sentarse frente a la máquina y había girado la silla para mirarlo, allí en el sofá, bajo **la lámpara de aspecto artesanal** – un *pie* usado que le había regalado la madre y una pantalla hecha por ella misma – (...) > IMR *pie* de *lampe*
- (7) El **sombrero** es la parte más carnosa de la **seta**; si el *pie* podría [*sic*] ser asimilado al tronco de un arbolito, el sombrero sería la copa. > IMR *pédicule du champignon*
- (8) En la actualidad, la estructura de la **vegetación** se caracteriza por un **dosel arbóreo de Pinus nigra** l. También hay **ejemplares** de *P. pinaster* y al menos un *pie* de *P. sylvestris*. > IMR *plant d'une espèce végétale*
- (11) En un **perro** sobreangulado, la proporción desde el **corvejón al dedo** es demasiado grande, existiendo pérdida de transmisión al no poder los **músculos** transmitir impulso impedido por la falta correcta de angulación. El **andar** es suelto, e inseguro y el esfuerzo requerido demasiado cansador. La posición muy baja de los corvejones interfieren con la **propulsión**, haciéndose evidente la falta de fuerza en el **movimiento** retardado en **posar** el *pie*. > IMR *extrémité de la patte d'un animal*

On y constate que ce qui nous fait concevoir en (6) un support de lampe, en (7) un pédicule de champignon, en (8) un plant d'espèce végétale, en (11) l'extrémité de la patte d'un animal, c'est uniquement le préconditionnement psychique qu'exercent sur nous les lexèmes que nous avons préalablement mémorisés (ici soulignés en gras), ce contenu mémoriel se comportant dans notre esprit comme un filtre analytique restrictif pour l'interprétation du substantif à l'instant où il comparait.

Pas plus donc que le lexème de *pie* ne contient le moindre trait inhérent en rapport avec l'anatomie humaine, pas davantage il ne recèle à titre prévisionnel la moindre composante en rapport direct avec la morphologie de quelque type d'être que ce soit.

Cependant, objectera-t-on, à tous ces cas d'emploi on devine un point commun : *pie* y désigne la partie morphologique inférieure d'un

tout physique, et c'est manifestement, d'un cas d'emploi à l'autre, la variation de l'identité de ce tout qui engendre en nous une variation de l'image référentielle. Ne peut-on dès lors faire l'hypothèse que *pie* est constamment le vecteur d'une relation partie/tout de type méronymique ?

Hélas non, comme le montrent clairement les contextes de la série C où *pie* ne désigne manifestement aucune partie réelle d'un tout physique :

*Série C : PIE est vide de toute représentation permanente de type méronymique*

- (5) “Uno no espera encontrar a **30 leguas en el interior, al pie de Los Andes**, una ciudad de 160 mil almas con edificios públicos tan magníficos, mansiones particulares tan imponentes y paseos tan extraordinariamente bellos”. > IMR *zone située à proximité de la base d'une élévation de terrain*
- (16) En el Evangelio de San Juan, Capítulo 19 se describe que **estaban al pie de la Cruz la madre de Jesús**, la hermana de ella, María, mujer de Cleofás y María Magdalena. > IMR *zone située à proximité de la partie inférieure d'une croix*
- (17) **Mamá fue al pie de la cama** y encuentra el recorte y me dice: mira, ¿y esto qué es? Y yo me le quedo mirando y: ya me van a pegar. ¿Por qué metiste la foto debajo de la cama? Yo soy larrazabalista. > IMR *zone située à proximité de la partie opposée au chevet d'un lit*
- (18) La primera termina con Rosario **arrodillada en el cementerio, al pie de la tumba** de su padre. > IMR *zone située à proximité de la partie opposée au chevet d'une tombe*
- (19) Forma colonias muy apretadas en zonas de hierba, junto a los caminos, *al pie de diversos árboles* y en zonas terrosas de parques y jardines. > IMR *zone située à proximité de la partie basse d'un arbre*
- (20) La mañana en que varios guardias provistos de picos y palas iniciaron una **excavación al pie de la alambrada**, yo estaba vigilando. > IMR *zone située à proximité de la partie basse d'un grillage*
- (21) se hizo dar un paraguas y esperó paciente *al pie de la escalera*. > IMR *zone située à proximité de la partie basse d'un escalier*

- (22) [...] por las que los camellos ascendían pesadamente, resbalando, chillando y mordiendo, amenazando a cada instante con flanquear y **caer redondos hasta** *el pie de la duna* para no levantarse más y concluir devorados por la arena. > IMR *zone située à proximité de la partie basse d'une dune*
- (23) Entonces rememoró lo sucedido y tornó a bajar corriendo, ya no tan aterrorizada, *hasta el pie de la torre* de donde seguía colgando el cuerpo inerte de su hombre. > IMR *zone située à proximité de la partie inférieure d'une tour*

Dans tous ces contextes, le substantif *pie* est impliqué dans des syntagmes prépositionnels dont la fonction est d'opérer une localisation relative. Lorsque je déclare me trouver *al pie del árbol, de la torre, ou de los Andes*, je n'ai évidemment aucun contact physique avec ces êtres ni avec l'une de leurs parties, et je veux seulement signifier que je me situe dans une zone de l'espace située à proximité de leur point de jonction avec le sol<sup>8</sup>. C'est précisément à ce point de jonction, qui est une limite purement imaginaire et totalement dépourvue d'étendue, entre un corps physique et sa surface de support que le signifiant *pie* apparaît référer dans ces combinaisons, où l'on chercherait en vain la moindre image de la partie extensive d'un tout. Il faut donc évacuer du mot *pie* toute représentation permanente de type méronymique.

Soit, me direz-vous, mais aux exemples des séries B et C, on voit tout de même un trait commun et qui saute aux yeux : *pie* y désigne toujours un élément spatial en lien avec la *partie inférieure* de l'être dont il est question, et cet être se laisse constamment concevoir comme un corps étendu ayant une *incidence verticale à une surface horizontale de support*, et ceci est vrai du pied de l'homme, du champignon, de la dune ou de la montagne.

J'aimerais pouvoir défendre cette hypothèse géométrique spatiale et l'élargir à tous les cas d'emplois, mais malheureusement, outre que cette propriété de verticalité est plus métaphorique que réelle lorsqu'on déclare se situer *al pie de la cama* ou *al pie de la tumba* par exemple – nous ne dormons pas debout et nous n'enterrons pas nos morts debout ! –, cette géométrisation de l'espace est totalement absente de contextes tels que ceux de la série D :

8. De même que le bord d'une feuille n'appartient pas plus à la feuille qu'à l'air qui l'environne, n'étant qu'une limite purement mentale, de même le pied de l'arbre ou de la tour s'appréhende ici, sous l'effet mémoriel de prépositions tensives et incompatibles avec toute image d'endotopie (sur les notions d'exotopie et d'endotopie, voir Macchi 2010) comme un point de jonction dépourvu d'étendue.

*Série D : PIE est vide de toute représentation permanente de type spatial*

> IMR unité de mesure prosodique :

- (2) Virgilio inició el romanticismo y la vanguardia *añadiendo un pie más al hexámetro*.

> IMR prétexte, occasion :

- (3) Cuando escucharon la grabación, los estrategas del Servicio de Inteligencia Nacional saltaron de alegría. *Tenían el pie que necesitaban para aplicar la fuerza*, como ocurrió en aquella ocasión.
- (24) Con rodeos, pero tratando de ser lo más sincero posible, le dijo que está “eligiendo sentir”, que quiere vivir su amor con Rocío (Agustina Cheri). “Es amor”, agregó, *para darle el pie a Simón a que pregunte: “¿Rocío y vos están juntos?”*.

> IMR amorce, réplique que l’on donne au cinéma ou au théâtre :

- (9) Al preparar la entrada de un corresponsal, enviado especial o emisora *se da el pie de enlace*, pero no se le debe pisar la información ya que en este supuesto sería absurdo establecer la conexión.
- (25) Vamos a repetir esta escena; *dame el pie. (DEA)*

> IMR apport personnel, caution, arrhes dans un dossier d’emprunt (chilénisme) :

- (26) Prochaska afirmó a CIPER que *le pagó el pie de la casa* a Tocornal con sus ahorros (\$24 millones) y el resto lo canceló en mensualidades de más de trescientos mil pesos, extendiéndose el pago un año y medio más por concepto de intereses. También confirmó que fue Karadima quien hizo el trato con Tocornal y quien decidió que fuera Hamilton su primer morador.

On y chercherait inutilement la moindre trace d’incidence d’un corps à un substrat horizontal, pour la simple raison que les êtres évoqués par le mot *pie* dans ces phrases – le *pie* comme mesure prosodique, le *pie*-prétexte-à-l’action, le *pie*-amorce-pour-lancer-le-discours-de-l’autre, ou encore le *pie*-apport-personnel-dans-un-dossier-d’emprunt – *n’appartiennent pas à l’univers-espace, mais au domaine*

*temporel des processus, où les notions spatiales de verticalité ou d'infériorité ne sont même pas concevables.*

L'affaire est donc encore plus délicate qu'on ne le soupçonnait au départ : non seulement *pie* est vide de toute représentation de type méronymique, mais il contribue dans de nombreux cas à la référence à des réalités privées de toute dimension spatiale, *ce qui oblige à évacuer de son contenu lexical toute propriété en rapport avec l'espace physique*. Manifestement, son signifié propre est totalement indifférent à la distinction entre l'espace et le temps, et se situe à un niveau de conceptualisation bien supérieur qui transcende et subsume ces deux domaines.

Si nous acceptons l'hypothèse d'une fixité absolue du signifié lexical de ce mot en toute phrase, si nous admettons l'idée que les diverses représentations référentielles qu'on lui attribue spontanément ne lui appartiennent pas mais sont le fruit de l'interaction dans notre psychisme de son lexème avec celui des autres unités de la phrase et de l'interaction dans notre psychisme de la phrase toute entière avec les représentations que nous nous donnons du monde, alors il faut admettre que *ce mot n'emporte la prévision d'aucun des types de référents particuliers à la visée desquels il contribue*.

Il est vrai qu'une telle sémantique, qui contrarie nos intuitions ordinaires d'usagers du langage, est des plus décevantes : elle se contente de dire ce que ne peut pas signifier le mot, démarche toute négative qui poussée à l'extrême pourrait conduire à admettre que le signifié propre du mot est totalement vide, qu'il est *insignifiant*, alors que la moindre opération de commutation lexicale effectuée sur le mot *pie* dans n'importe lequel des énoncés observés jusqu'ici produirait à l'évidence une modification de sens directement perceptible<sup>9</sup>.

9. L'hypothèse d'un signifié lexical vide est évidemment contraire à l'expérience, comme suffit à le montrer le masquage spécifique du mot *pie* dans notre phrase de départ :

(14) El hombre, vestido con su hábito de fantasma, salió del vehículo espacial, descendió por la escalerilla y, al pisar el último escalón, se detuvo, se le vio dudar, bajó el ■■■.

Qui pourrait ici reconstruire sur la base de la seule antécédence phrastique le contenu lexigénétique de *pie* ? Personne, le masquage autorisant à imaginer en position de patient du procès *bajó* n'importe quel être *bajable* en cette circonstance : autant dire une liste indéfinie d'êtres possibles. Un seul substantif manque et la genèse référentielle du syntagme est suspendue. Preuve s'il en fallait que *pie* convoque en toute phrase un contenu lexical positif qui agit sur son entour lexical comme cet entour lexical agit sur lui et que l'abstraction de ce contenu ne peut en aucun cas être tenue pour de l'asémie.

Ayant vidé ce mot de tout ce qu'il ne peut porter, il faut maintenant tenter de cerner ce dont il est positivement le vecteur.

##### 5. HYPOTHÈSE D'UN SCHÈME ABSTRAIT D'ORIGINE SENSORI-MOTRICE : RÔLES RESPECTIFS DU PERCEPT ET DU CONCEPT DANS LES APTITUDES RÉFÉRENTIELLES DU SUBSTANTIF *PIE*.

S'il est vrai que toutes nos conceptions ne sont pas le fruit de notre seule expérience du monde (nul n'a jamais *perçu* par exemple la matérialisation parfaite de l'*idée* de deux droites parallèles dans le monde empirique), toutes nos représentations dérivent néanmoins de notre expérience du monde (il est probable que personne n'aurait jamais *conçu* l'idée de deux droites parallèles si notre univers d'expérience n'en offrait aucune image approchée, telle que par exemple les deux rives d'un cours d'eau).

De la même façon, si personne n'a jamais pu faire l'expérience directe du contenu lexical abstrait du mot *pie* (précisément parce que toute abstraction échappe par nature à l'expérience), nul ne saurait non plus user à bon escient d'une telle abstraction s'il n'avait aucune expérience des différents types d'êtres auxquels elle peut contribuer à référer.

C'est dire que si le signifié lexical d'un mot ne saurait se limiter à une simple sommation des expériences sensori-motrices que nous avons des types de choses qu'il peut contribuer à désigner, et encore moins se réduire à un simple catalogue sommatif de ces types de choses (comme le croient les dictionnaires), ce contenu lexical abstrait dérive cependant génétiquement pour nous, usagers du langage, des diverses expériences que nous avons faites depuis l'enfance des situations auxquelles il peut contribuer à référer<sup>10</sup>.

J'ai dit tout à l'heure à quel point je suis loin de croire qu'au cœur du signifié lexical de *pie*, envisagé en synchronie ou en diachronie, puisse se trouver l'image mentale d'un pied humain. Je ne crois ni que cette capacité référentielle particulière ait été historiquement première, ni qu'elle constitue aujourd'hui l'acception première du mot, et dont on pourrait dériver toutes les autres par des mécanismes d'altération locale sous l'effet de la pression contextuelle. Je voudrais cependant faire voir

10. Les approches gestaltistes de la signification, et singulièrement les théories du prototype ou des images-schémas, apportent de ce point de vue un éclairage précieux sur les connexions qui s'établissent en nous entre le sujet percevant et le sujet concevant. Voir par exemple, Ronald Wayne Langacker, 1987, *Foundations of cognitive grammar, Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.

maintenant que si le contenu lexical de *pie* ne se confond pas avec une image prototypique du pied humain, par rapport à laquelle il est d'une abstraction bien supérieure, il est tout à fait possible de rendre compte de toutes ses capacités référentielles en extrayant de ce prototype humain quelques propriétés élémentaires, mais à condition de les porter à un très haut niveau d'abstraction notionnelle.

La figure n° 1 illustre l'hypothèse d'un schème abstrait dérivé de notre expérience sensori-motrice et ses liens avec les capacités référentielles du mot :

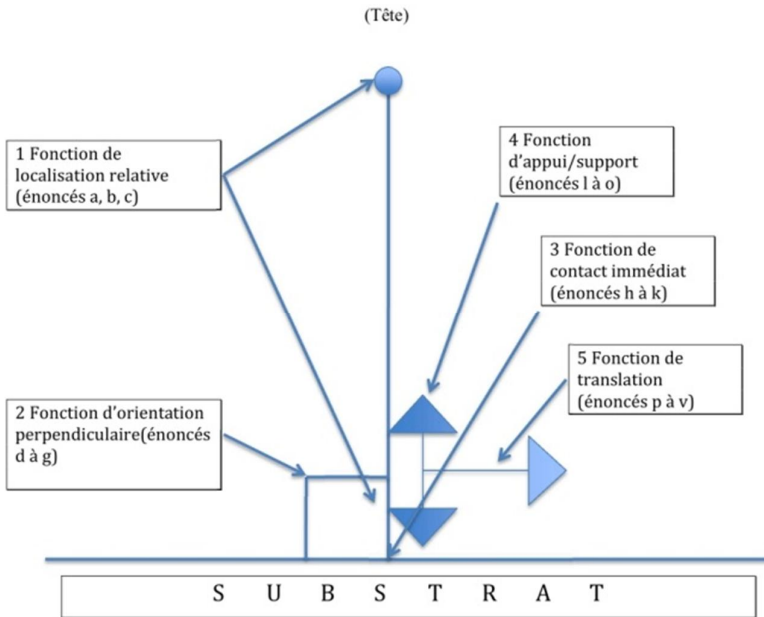


Figure n° 1 : Schème abstrait d'origine sensori-motrice associé au signifiant [pjé] : un conglomerat synthétique de propriétés [les énoncés référencés dans les alvéoles figurent ci-après]

Nous attribuons spontanément au pied humain un certain nombre de propriétés intrinsèques ou extrinsèques que nous tenons pour objectives et universelles :

- >il constitue la partie inférieure de notre corps où il s'oppose polairement à la tête ;
- >il se trouve à la jonction de la verticale de notre corps et de l'horizontale du sol ;

- >il est en contact direct et immédiat avec le sol ;
- >il a une fonction de soutien et de support pour l'entier du corps ;
- >il participe à la locomotion en assurant une fonction d'appui lors de la marche.

Ce faisceau indivis de propriétés constantes dérivées de notre expérience sensori-motrice est manifestement à l'œuvre dans les diverses capacités référentielles que le signifiant *pie* révèle en contexte, et tout se passe comme si chacune de ces capacités exploitait tour à tour, *mais portée à un très haut niveau d'abstraction conceptuelle*, l'une ou l'autre de ces propriétés typiques, comme le montrent les énoncés (a) à (v) :

*Enoncés référencés dans les alvéoles de la figure n°1 :*

- saillance du trait localisation inférieure polarisé (bas/haut, pied/tête) :
  - (a) Se acerca y se sienta *a los pies de* la cama.
  - (b) arbustos: plantas con tronco ramificado desde *el pie* (avellano, saúco, etc.);
  - (c) “Disfruto haciendo *un pie de grabado*, un obituario, un reportaje, una crónica o una entrevista que, dicho sea de paso, es el género que menos he empleado”.
- saillance du trait d'orientation verticale perpendiculaire par rapport au sol :
  - (d) La viña, conocida como Las Ventas de Valpierre, estaba plantada con más de *5.000 pies* por hectárea, sobre un suelo de arcilla roja.
  - (e) Mi mamita tenía por costumbre amarrarnos de la cintura mientras ella revolvía las ollas. Nos sujetaba a *un pie derecho* o a otra cosa firme.
  - (f) Todos hemos de morir algún día, eso es bien cierto, lo que no se sabe es la postura, si *de pie* o acostado.
  - (g) Yasir Arafat seguía ayer acorralado por el Ejército israelí, sin luz ni agua, en lo que queda *en pie* de sus oficinas en Ramala.
- saillance du trait de contact direct/ immédiat :
  - (h) Con el objeto de agilizar el montaje minimizando los riesgos a los operarios, las armaduras se suministraban cortadas y dobladas, elaborándose en los talleres *a pie de obra* jaulas dotadas de rigidizadores que era posible desplazar y situar sobre los carros-bóveda con grúas móviles.



- (i) En un 'minisondeo' *a pie de urna* con un centenar de personas en los sectores croata y musulmán de Mostar y en la localidad serbobosnia de Nevesinje, en la República Serbia, no hubo ni un solo encuestado que apostara por un partido opositor al que ahora manda en su zona.
- (j) El equipo de Toni Gaspar informa *a pie de calle* en Valencia de las primarias del PSPV-PSOE  
Un grupo de voluntarios del equipo de la candidatura de Toni Gaspar en las primarias del PSPV-PSOE se ha desplazado hoy al centro de Valencia para ofrecer información sobre este proceso electoral a los ciudadanos de la ciudad.
- (k) Era una época en la que el oficio no lo enseñaban en las universidades sino que se aprendía *al pie de la vaca*, respirando tinta de imprenta, y El Espectador tenía los maestros mejores y de buen corazón pero de mano dura.

● saillance de la fonction de support, d'appui :

- (l) El rey Luis XVIII realizó el primer encargo de prestigio: un set de copas *de pie alto*, campo en el que Baccarat se manejaba muy bien.
- (m) Murió como un valiente, de frente, *a pie firme*, sin aceptar que le vendaran los ojos.
- (n) Dentro el agua estaba más tranquila. El fondo aún se veía bien cuando dejaron de *hacer pie* y nadaron un poco.
- (o) Estaba acostumbrada a pisar terreno firme y el aroma desconocido del amor le hacía *perder pie*, la desasosegaba.

● saillance de la fonction de translation horizontale (locomotion, arpentage, mesure) :

- (p) Si tanto la ofendí, puede usted tomar a su criatura y no dejarla que vuelva a *poner un pie aquí*, jamás.
- (q) “Con el trabajo que he realizado, *ya tengo un pie en* el Salón de la Fama, pero no voy a descansar hasta meter el otro pie”, declaró el toletero a la prensa.
- (r) Según el National Enquirer, la actriz y cantante Liza Minnelli está con “*un pie en la fosa*”.
- (s) Si tu pasas por mi casa y si ves a mi mujer tú le dices que hoy no me espere que yo por Pueblo Nuevo *me voy a echar un pie*.
- (t) Para apresurarse a hablar mediante declaraciones contundentes están nuestros líderes exiliados que en eso *no hay quien les ponga un pie delante*.
- (u) Cuando jugábamos entre nosotros, los de Cardenal Ozores, y los equipos se formaban “*echando a pies*”, uno de los dos capitanes me elegía, aunque fuera el último, pero cuando la selección de Cardenal Ozores jugaba contra la de Rocamora, Rufino nunca me convocaba. Yo

se lo pedía y uno o dos de los que eran más amigos míos -me acuerdo de Abona y del Rubiales- intercedían por mí.

[*DEA* :  *echar a pies* : “sortear una primacía dos niños poniendo alternativamente los pies a lo largo de una distancia” (tirer à paille-foin)]

- (v) Las medidas en cine se dividen en tres parámetros: fotogramas, pies y metros. La película de 35 mm pasa por la cámara o el proyector a veinticuatro imágenes o fotogramas por segundo, un metro de película es igual a cincuenta y cuatro fotogramas, *un pie* es igual a dieciséis fotogramas.

On aperçoit à la première lecture que chaque co-texte extrait de l’amalgame de propriétés constituant le schème une seule propriété et *gomme* toutes les autres. Ainsi lorsque *pie* contribue à référer à la légende d’une gravure ou d’une photographie (énoncé [c]), il y a focalisation sur le seul trait de localisation inférieure et les notions de perpendiculaire au sol, de contact direct, de fonction d’appui, ou de translation horizontale semblent totalement effacées. De même, dans les locutions *a pie de urna*, *a pie de calle*, (énoncés [i]et [j]), la notion de contact immédiat, du reste réinterprétée temporellement, s’impose à l’esprit aux dépens de toutes les autres propriétés.

Ces effets de saillance sur l’esprit sont bien réels. La question est à nouveau de savoir quelles en sont les causes. J’ai réfuté tout à l’heure toute idée d’une altération locale du signifié du mot et je ne changerai pas ici de point de vue : en supposant que ce schème abstrait soit le signifié lexical du mot – supposition que je discuterai ensuite –, le signifiant *pie*, en raison de son invariance physique, ne saurait porter tantôt la déclaration de telle propriété du schème, tantôt de telle autre. La permanence du signifiant interdit de supposer des altérations secrètes, ésotériques, du signifié, et qui n’auraient aucune contrepartie physiquement observable. Si l’on admet que ce conglomérat de propriétés est le signifié lexical du mot, il faut donc admettre qu’il est *convoqué tout entier, inaltéré en toute phrase, et que les effets de saillance de telle ou telle propriété ne sont dûs qu’à la pression lexicale anticipative et rétroactive qu’exerce la phrase sur le calcul interprétatif dans l’esprit du récepteur.*

La question qui demeure est donc la suivante : faut-il tenir ce schème abstrait, cet amalgame synthétique de propriétés, pour le signifié du mot ? Son avantage sur toutes les hypothèses antérieures, et sur un prototype étroitement humain, c’est qu’il est d’une abstraction bien plus grande : transcendant la distinction entre l’espace et le temps, et par conséquent transportable à tous les domaines de référence

imaginables sur la base de la perception par les locuteurs de traits analogiques, il présente un degré d'abstraction et d'immédiateté synthétique séduisant. Il se donne en bloc, et instantanément, à la pensée, ce qui est congruent avec la simplicité dépouillée, et elle-même synthétique, du signifiant<sup>11</sup>.

De plus, il demeure valide lorsque le substantif *pie*, apparaissant dans diverses combinaisons préfabriquées – séries E, F et G –, se voit privé simultanément de toute autonomie syntaxique et de toute possibilité de référer à un objet particulier du monde.

Ainsi dans toutes les locutions prépositionnelles de la série E : *a pie*, *a pie de*, *de pie*, *de a pie*, *en pie*, *en pie de*, *a pie firme*, où l'intervention antérieure combinée de la préposition et d'un article zéro interdit au substantif *pie* l'accès à quelque référent que ce soit, les propriétés du schème restent pertinentes :

*Série E : PIE dans les locutions prépositionnelles figées à article zéro*

>Fonction de translation : *a pie / de a pie*

(27) Recordaba el camino que había pasado *a-pie* y a caballo, en bicicleta, diligencia o automóvil, en cada uno de sus recodos y serranías, barrancas y poblados, arboledas y hierbecillas.

(28) La única diferencia entre ellos estriba en que el etarra *de-a-pie* vive peligrosamente y el de despacho y mitin bastante mejor. (fonction de translation réinterprétée axiologiquement)

>Fonction de contact immédiat : *a pie de*

(29) En *A-Pie-de* Campo, Jorge Jaramillo te mantiene permanentemente informado sobre el sector agropecuario de la región con el objetivo establecer una cercanía...

---

11. Ce signifié très dépouillé, très franciscain, me semble idéal dans le cadre, qui est le mien, d'une linguistique écologique visant à la décroissance conceptuelle afin de cesser d'encombrer les décharges de notre discipline des carcasses rouillées d'appareils théoriques excessivement complexes et aussitôt périmés que jetés sur le marché des idées.

>Fonction d'appui : *a pie firme*

(30) Con Gustavo Bossert se va uno de los pocos jueces que podía soportar *a-pie-firme* un escrutinio sobre su honestidad personal e intelectual, y sobre su conducta.

>Fonction d'orientation verticale : *de pie / en pie* [lorsqu'il y a contraste avec la position horizontale évitée]

(31) Por decirle con un ejemplo, es muy frecuente escuchar a un paciente quejarse de que le duele la espalda cuando está *de-pie*.

(32) Entre tanto, la novia del oficial asesinado Nury Alejandra, permanecía *de-pie* al lado del ataúd, y en medio del llano no dejaba de preguntarse: “¿ay mi amor, por qué, por qué?”.

(33) “¿Qué pasa? -preguntó-. Me tengo que levantar. Si me quedo en esa cama, me muero”. Y una vez más logró ponerse *de-pie*...

(34) En un descampado los fusilaron en el suelo, porque no podían tenerse *de-pie*, y luego dinamitaron los cuerpos.

(35) Objetivamente hablando, su defensa del tabaco no se sostiene *de-pie* y provoca confusión en la sociedad.

(36) 1.º Postura, preferentemente sentados sobre una silla con las manos sobre los muslos, también puede realizarse apoyado, *de-pies* o tumbado.

(37) Un largo aplauso de los miembros del Comité Federal hizo que al final González se pusiera *en-pie* y se despidiera con honores.

(38) “Nadie nos asegura nada. Tenemos palabras, pero las palabras sin hechos son como sacos vacíos: no se tienen *en-pie*”.

(39) De la antigua prisión, reconstruida totalmente, sólo queda un muro *en-pie*, aún con los impactos de las ejecuciones extremistas.

(40) Por otra parte, el valor de la madera *en-pie* es, en general, bajo debido al alto costo de la infraestructura de accesibilidad que se requiere para extraer los productos del bosque nativo.

(41) Estamos *en-pie-de* lucha, no vamos a retroceder, vamos adelante hasta alcanzarla plenamente. (cf. *en pie de guerra* : fonction d'orientation réinterprétée processivement)

De même dans le cas des locutions verbo-nominales de la série F où le substantif se présente sous article zéro (et où il y a donc suspension de toute visée référentielle d'objet), les traits du schème demeurent pertinents :

*Série F : PIE dans les locutions verbo-nominales à article zéro*

- (42) Este cuentecillo de las mil y dos noches puede *dar-pie-a* una piadosa comparación. (fonction d'appui, réinterprétée dans le domaine notionnel processif)
- (43) Dentro el agua estaba más tranquila. El fondo aún se veía bien cuando dejaron de *hacer-pie* y nadaron un poco. (fonction d'appui, de support)
- (44) Estaba acostumbrada a pisar terreno firme y el aroma desconocido del amor le hacía *perder-pie*, la desasosegaba. (*idem*)

Dans les collocations polylexicales de la série G enfin:

*Série G : PIE dans les collocations polylexicales préfabriquées*

>Fonction de translation horizontale :

- (45) Cuando empiezas el año, deseas empezar *con-buen-pie*, seguir igual, que nada vaya a peor, tener salud para disfrutar de lo bueno. (translation horizontale réinterprétée axiologiquement)
- (46) – Perdóneme, señor Decambra, una vieja como yo, enferma y *con-un-pie-en-el-estribo*, aceptará que pueda decir lo que le pase por los tuétanos, ¿no es verdad?  
– Usted es una mujer muy fuerte, Margaret. (métaphorisation de la fonction de translation horizontale)

>Fonction d'appui :

- (47) El PP *se-peg-a-otro-tiro-en-el-pie* con el sainete de los discos duros... (fonction d'appui réinterprétée métaphoriquement)
- (48) Carod, contra Zapatero – Pilar Cernuda.  
CAROD Rovira *le-ha-hecho-un-pie-agua* a José Luis Rodríguez Zapatero, le ha reventado la campaña, se la ha petardeado. (fastidiar, *molestar* : fonction d'appui, d'équilibre, réinterprétée axiologiquement)

## &gt;Fonction d'orientation verticale :

- (49) No ha habido otro poeta como él. Un poeta que une la intuición, es decir, el poeta rimbaudiano que parece que *nace-de-pie* y que sus versos fluyen como cosas milagrosas que salen de algún recoveco oculto de su alma y a la vez es el poeta armado de lecturas y de una técnica. (« être né coiffé » : orientation verticale réinterprétée axiologiquement)

## &gt;Fonction de localisation relative :

- (50) A los niños no puedes darles tanta confianza y tratarlos siempre como si fueras uno de ellos, porque *les-das-la-mano-y-se-toman-el-pie*. (« tu leur donnes la main et ils te prennent le bras » : localisation relative dans le schéma corporel)
- (51) Lo que dije es que, si no estuviésemos en los tiempos que estamos (con la crisis que *nos-come-por-un-pie*), el precio razonable de ese coche sería entre 40-45.000 euros. (= « mettre sur la paille, coûter les yeux de la tête » : localisation relative dans le schéma corporel)
- (52) – Mira, cariño, la guardia civil. Por mí que me paren, que voy limpio, no llego al 0,3.  
Está claro que el resto de miligramos en sangre lo suelo llevar yo. Pero a la guardia civil *le-chupa-un-pie* que mi santo se esté haciendo un adicto a las coca-colas y yo vaya por el camino de la depravación. (« ça m'en touche une sans faire bouger l'autre » : localisation relative dans le schéma corporel réinterprétée axiologiquement)
- (53) Benítez, que a los siete minutos falló un gol cantado, ya no volvió a *dar-pie-con-bola*. (Réanalyse erronée d'une expression liée aux jeux de cartes : Diccionario de dichos y refranes, 2000 : *no dar pie con bola* : « No acertar. Equivocarse continuamente. "Ese actor estuvo fatal el día del estreno; se conoce que estaba nervioso y no dio pie con bola". Pese a lo que pudiera parecer, el dicho nada tiene que ver con los desaciertos futbolísticos, ya que su origen, muy antiguo, por cierto, hay que buscarlo en los juegos de naipes. Al jugador que echa cartas en último lugar, por oposición al llamado "mano", que es quien echa primero, se le denomina "pie". "Bola" era un lance de algunos juegos que consiste en dejar escapar algunas bazas para llevarse otras de más valor, misión que correspondía al "pie". Si el "pie" no daba con la « bola », el juego se perdía. Ver "No rascar bola." » )

le substantif *pie* est parfois saisi sous article, ce qui devrait avoir pour conséquence de lui faire porter une visée référentielle d'objet.

Cependant, dans toutes ces combinaisons préfabriquées qui constituent des blocs d'expression jetés tels quels dans le discours, *pie* fusionne psychiquement avec tous les autres constituants de la lexie préconstruite pour se mettre au service de la déclaration d'une idée métaphorique globale : la visée référentielle d'objet se trouve donc suspendue et déviée par le mouvement métaphorique lui-même<sup>12</sup>.

Eh bien, malgré cette suspension de la visée référentielle<sup>13</sup>, on observe pourtant que la collocation polylexicale exploite tour à tour, et le plus souvent dans une perspective axiologique, telle ou telle des propriétés portées par le schème prototypique.

On voit donc que ce prototype abstrait résiste bien dans toutes les combinaisons préfabriquées où *pie*, fusionnant syntaxiquement et sémantiquement avec les autres constituants d'une lexie, perd toute aptitude à viser un référent particulier. Son signifié propre y apparaît alors épuré de toute contamination par le référent et je suis tenté pour cette raison de retenir ce schème abstrait comme le meilleur candidat au poste de signifié lexical du mot.

Or, ce qui me frappe lorsque j'observe ce schème, c'est que chacun des éléments qu'il agglomère a la forme d'une relation entre deux postes fonctionnels dont l'argumentation n'est pas spécifiée. Ainsi :

- le trait de localisation inférieure polarisé (bas/haut) implique la relation de localisation relative de la base à tout le schéma morphologique de l'objet ;
- le trait d'orientation perpendiculaire au sol implique la *relation* de sécance de verticale à horizontale ;
- le trait de contact direct/ immédiat implique la *relation* entre les deux parties en contact ;
- la fonction de support, d'appui implique la *relation* de la base avec ce qu'elle soutient ;
- la fonction de translation horizontale implique la *relation* du mobile au vecteur horizontal de la translation.

Ce que déclare *pie*, en chacun de ses emplois, ce ne sont donc *jamais des images d'êtres, de substances, mais des images de relations-types*

12. De même que lorsque nous disons en français *tu-me-casses-les-pieds* nous ne visons au moyen du mot *pied* aucun référent du monde – l'opération de *casser-les-pieds*, interprétée *au pied de la lettre*, ne pouvant avoir aucune contrepartie dans le réel –, de même en espagnol dans la molécule métaphorique *le-ha-hecho-un-pie-agua* l'élément simple *pie* intégré dans le composé chimique global ne désigne littéralement aucun pied du monde.

13. Que l'on observe aussi dans toutes les parémies intégrant le signifiant *pie*. Voir par exemple : Michaela Kraicová, *Partes del cuerpo humano en la fraseología española*, Magisterská diplomová práce, Brno 2012, p. 51 53, consultable en ligne.

très abstraites entre des postes occupables par des êtres dont la nature n'est pas prévisible à partir de ces relations.

Aussi étrange que cela paraisse, *pie* est sémantiquement un relateur complexe : son contenu est un faisceau synthétique de plusieurs images de relations, comparables à celles dont sont vectrices des prépositions telles que : *abajo* (localisation inférieure), *junto a / contra* (contact immédiat), *debajo* (soutien, appui), *a / hacia / para* (translation). - spécificité par rapport aux prépositions, c'est de livrer une saisie morphologique substantive, essentialiste, de ces relations-types, de les donner à voir comme un amalgame synthétique sous la forme d'une unité de langue stématique vectrice de la 3<sup>e</sup> personne de support, tandis que les prépositions les donnent à voir sous la forme analytique de plusieurs unités diastématiques, privées de toute personne de support et dont la morphologie est celle de connecteurs syntaxiques.

Le schéma n° 6 illustre ce qu'est pour moi le lexème de ce mot : un conglomérat de relations prises en bloc, de la forme  $x \mathfrak{R} y$ , où  $x$  et  $y$  sont deux postes fonctionnels référentiellement variables destinés à être argumentés par la chaîne lexicale de l'antécédence et de la subséquence phrastique. Chaque argumentation particulière, par laquelle la substance lexicale des autres lexèmes de la phrase vient investir les deux postes, a pour effet de sélectionner dans  $\mathfrak{R}$  une propriété saillante, rejetant à l'arrière-plan psychique les autres propriétés du conglomérat<sup>14</sup>.



Schéma n° 6 : Le contenu lexical de *pie* a la forme d'un relateur

14. Étant entendu que cette sélection et cette mise en saillance d'une propriété n'altère en rien le signifié du mot *pie*, et n'est qu'un effet psychique engendré dans l'esprit par chacune des combinatoires dans lesquelles il comparait. Une analyse chronosémantique détaillée de la production des divers effets de sens serait nécessaire, mais on manque d'espace pour la développer ici. Ce sera l'objet de travaux ultérieurs qui feront certainement appel aux notions essentielles de la topologie.



L'argumentation particulière des postes x et y par la substance lexicale de chaque co-texte phrastique a pour effet de sélectionner dans  $\mathfrak{R}$  une propriété saillante, rejetant à l'arrière-plan psychique les autres propriétés du conglomérat.

#### 6. LE SIGNIFIANT [pjé] : SCHÈME PROTOTYPIQUE, SCHÈME PSYCHOPHONÉTIQUE ET RÉTROSIGNIFICATION

Le signifié de *pie* ne porte donc la prévision d'aucun type de référent, ni davantage l'image d'un prototype humain invariant, mais seulement celle d'un faisceau de relations abstraites transportables à une multitude de domaines de référence et transcendant la distinction entre l'espace et le temps.

Ayant posé et admis que ce contenu psychique se transporte en toute phrase inaltéré, et que la cause de cette fixité est la fixité même de son physisme, il ne me reste plus qu'à m'interroger sur le lien de motivation qui peut s'établir entre physisme et mentalisme.

Si l'on regarde le signifiant comme un signal non mensonger adressé par le locuteur au récepteur, alors on peut faire l'hypothèse que ce signal contient des indices de son contenu lexical propre. Faire l'hypothèse que ce signal *fait sens* dans l'acception directionnelle de cette expression, *ie* que par la structuration même de sa matière phonologique, il est une *flèche qui oriente l'esprit du récepteur en direction du signifié* dont il est le vecteur.

Ce signifiant – je l'ai dit – n'est pas pour moi un *significante*, mais bien un *significando*, qui ne peut s'appréhender que dans le milieu vif de la temporalité phrastique dont il prélève un fragment pour y étaler temporellement sa propre matière phonologique. Un signifiant, en d'autres termes, n'est pas un objet, mais *un processus qui incorpore du temps*. Si brève soit-elle, l'émission du signifiant [pjé] requiert du temps, et cette temporalité opérative interne est une temporalité orientée qui donne à percevoir successivement une occlusive labiale sourde d'aperture zéro, un glide de transition d'aperture moyenne qui est un yod, une voyelle d'avant semi-ouverte.

Articuler ce signifiant, ou le percevoir, c'est donc construire l'image psychophonétique d'une ouverture graduelle de la cavité buccale à partir d'un seuil minimum de fermeture indépassable. La figure n° 2 illustre ce processus articulatoire d'ouverture graduelle et l'image mémorielle temporellement écrasée qui en subsiste dans l'esprit du récepteur à la fin de la perception du signifiant.

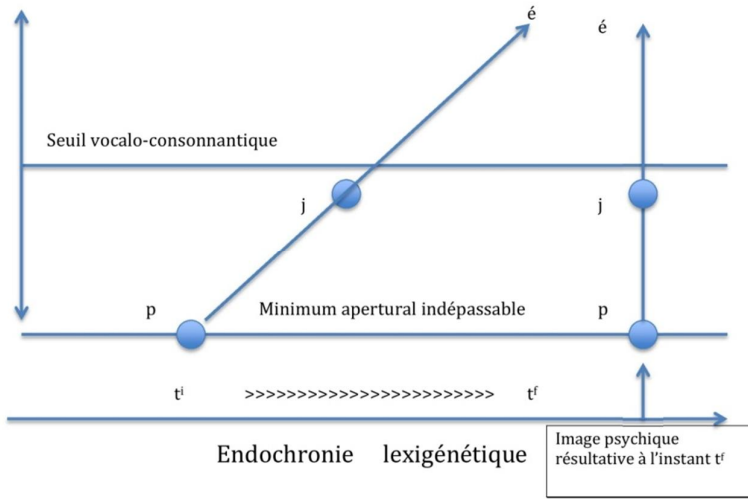


Figure n° 2 : Schème psychophonétique du signifiant [pjé]

Peut-être s'agit-il là d'une pure illusion, mais je suis frappé par la similarité entre ce schème phonétique et le schème notionnel prototypique auquel je suis parvenu par évacuation graduelle de la matière référentielle hors du mot.

Dans les deux figures, on observe la présence d'un seuil inférieur, d'un substrat porteur sur lequel on prend appui ; dans les deux cas, on observe une polarisation bas/haut, et tout se passe comme si le schème articulaire copiait, mimait le schème lexical : l'instruction kinophonétique « partir d'un seuil minimal d'aperture et aller graduellement vers une position ouverte » semble physifier le schème prototypique.

Je suis aussi frappé par le fait que ce que l'on fait ordinairement avec un pied humain : *poner, pasar, pasear, pisar, pisotear*, et même *posar* ou *pesar*, se déclare au moyen de signifiants démarrants sur la même occlusive labiale sourde initiale, occlusive initiale que contiennent aussi du reste la *pierna*, qui physiquement semble être le dépassement sémiotique du *pie*, et la *pata*, avec laquelle on peut *patear* et *patalear*. Tout se passe comme si dans cette série signifiante l'occlusive initiale se chargeait d'une valeur idéophonétique de prise d'appui sur un sol. Tout se passe comme si le *significando* [pjé] donnait à sentir successivement ce point d'appui sur un sol phonétique, puis à partir de ce point d'appui un mouvement d'élévation.

En fait, je suis intimement convaincu qu'il s'agit là d'une *pure illusion*, c'est-à-dire, d'un phénomène psychologique tout à fait réel pour tout récepteur. J'ai beau avoir étudié l'astronomie, je continuerai d'avoir l'illusion que le soleil se lève jusqu'à mon dernier souffle. Pour moi, sujet de perception, il est vrai que le soleil se lève. J'ai beau savoir qu'il est totalement irrationnel d'associer à un phonème, et même à une combinaison de phonèmes, une seule capacité évocatoire – il suffit pour s'en convaincre de comparer [pjé] et [pjéád], [pjédra], [pjél], [pjéθa] – il n'en reste pas moins que l'union stable dans mon esprit d'une cinèse phonétique et d'un schème lexical invariant est de nature à induire en moi ce que Guiraud appelait *rétrosignification*, mécanisme par lequel les sujets de langage tendent à projeter sur le physisme du mot certaines des propriétés qu'ils perçoivent confusément dans son signifié ou dans les référents qu'il contribue à évoquer. *Pour moi, sujet de langage*, le mot *pie* physifie et mime à merveille le schème lexical abstrait dont il est porteur.

Peu importe au fond qu'il s'agisse là d'une illusion, dans la mesure où, si elle est *effectivement psychologiquement opérante*, elle nous renseigne, non pas sur la réalité du signifiant lui-même – d'ailleurs existe-t-il une réalité *en soi* du signifiant ? –, mais du moins sur l'image que s'en forment les locuteurs, image qui conditionne en retour celle qu'ils se donnent de son contenu lexical, et donc les exploitations qu'ils s'autoriseront à en faire en discours.

Je n'ai guère le temps de développer davantage l'analyse de la signifiante de ce mot étrange, qui a une morphologie générique aberrante (diphthongue [jé]) et qui est un primitif sémiotique indécomposable – une sorte de *nombre premier* du lexique et dont le monosyllabisme synthétique évoque le mot des langues à caractères, tel le chinois. Il est d'ailleurs amusant de constater que l'un des idéogrammes notant la notion de *pied* ou *patte* en chinois :

足

est très similaire au schème abstrait dont je fais l'hypothèse : l'expérience sensori-motrice humaine étant identique en tous lieux, il n'est pas surprenant qu'elle trouve à se déclarer par des icônes semblables<sup>15</sup>.

15. Indécomposable, *pie* est l'élément formateur de base d'une grande quantité de lexèmes composés, une bonne quarantaine au total. Son morphème générique est un cas unique chez les substantifs masculins de l'espagnol, tous les autres signifiants substantifs s'achevant sur la diphthongue *-ie* étant de genre féminin. Le

## 7. CONCLUSION

Faut-il s'étonner de l'extrême pauvreté lexicale de ce mot *pie*, si on le rapporte à son chronème ultrabref (500 millisecondes) ? Comment voudrait-on qu'un si petit mot soit porteur de tout ce que les dictionnaires lui attribuent ? (le *Diccionario del Español Actual* lui consacre par exemple un très long article de plusieurs milliers de mots).

Cette illusion de substance à laquelle succombent les dictionnaires et quelques sémanticiens aussi, cette illusion référentielle à laquelle nous nous prêtons dans l'usage que nous faisons quotidiennement des mots, elle est indispensable au fonctionnement du langage, et elle est dans le cas du substantif d'une puissance bien supérieure à celle que l'on observe pour les autres types de mots.

C'est que par constitution, et en vertu de son incidence interne, le substantif est, comme le disaient joliment Damourette et Pichon, la « reine des abeilles » : le substantif ne se disant dans la phrase d'aucun autre mot, mais tous les autres mots se disant de lui, ceux-ci se comportent à son égard comme les ouvrières d'une ruche et ils sont constamment affairés à apporter à leur reine une fonction syntaxique et une substance référentielle dont elle est totalement dépourvue.

La raison de ce nourrissage du substantif par la matière référentielle et lexicale apportée par les autres mots de la phrase, il faut la chercher je crois dans la présence exclusive dans le substantif de la personne 3<sup>e</sup> de support. Cette personne de substrat, qui ouvre l'univers clos des mots sur l'univers référentiel, fonctionne comme un attracteur pour toute la matière lexicale véhiculée par les autres mots et fait du substantif un véritable trou noir engloutissant toute matière lexicale passant à sa portée.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CADIOT Pierre, 2002, « Métaphore prédicative nominale et motifs lexicaux. », dans *Langue française*, 134, p. 38-57.  
 CADIOT, Pierre, LEBAS Frank, 2003, « La constitution extrinsèque du référent : présentation. », dans *Langages*, 37<sup>e</sup> année, 150, p. 3-8.

---

site « Goodrae » de la RAE offre la possibilité d'obtenir très rapidement ce type de données à partir d'un dictionnaire inverse, en soumettant par exemple les requêtes : \*pie/ \*pies, \*ie. Voir à l'adresse : <http://recursosdidacticos.es/goodrae/info.php>.

- CADIOT Pierre, NEMO François, 1997, « Pour une sémiogenèse du nom », *Langue française*, 113, p. 24-34.
- CADIOT Pierre, VISETTI Yves-Marie, 2001-2002, « Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie », dans *Cahiers de Lexicologie*, 79, p. 5-46
- CADIOT Pierre, LELAND Tracy, 1997, « On n'a pas toujours sa tête sur les épaules », dans *Sémiotiques*, n°13, p. 105-121.
- CHEVALIER Jean-Claude, 1988, « Le bien des mots. », dans *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, VOL. 7, *Hommage à Bernard Pottier*, p. 165-171.
- DELPORT Marie-France, 2008, « Une linguistique du signifiant ? », dans *Chréode, Vers une linguistique du signifiant*, 1, Paris, Éditions Hispaniques, Université Paris IV-Sorbonne.
- LEBAS Frank, CADIOT Pierre, 2003, « Monter et la constitution extrinsèque du référent. », *Langages*, 37<sup>e</sup> année, n°150, p. 9-30.
- MACCHI Yves, 1991 « Haltes aux manipulations sémiques », dans *Modèles Linguistiques*, Tome XIII, Fascicule 1, p.101-116.
- , 2010, « *Lugar et sitio* : deux conceptualisations opposées du site de localisation. », dans Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et Contrevues, Actes du XIIIe Colloque international de linguistique ibéro-romane*, Université de Haute-Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges, Lambert-Lucas, p. 269-294.
- PAULY Émilie, 2013, *La polysémie. Réflexion théorique, méthodologique et application à la lexicographie. L'exemple des verbes « aller », « partir » et « tirer » en français contemporain*, Paris, L'Harmattan.
- SIBLOT Paul, 1997, « Nomination et production de sens : le praxème. », dans *Langages*, 31<sup>e</sup> année, 127, p. 38-55
- VICENTE LOZANO José Antonio, 2013, « “Tanta monta, montan tantos, decir tan como un tanto” : estudio fonomonemático y semántico de un único significado », dans Nicole Delbecque, Marie-France Delport et Daniel Michaud Maturana (éds.), *Du signifiant minimal aux textes*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 167-179.